

Série : Histoire de l'Église  
Leçon 8 : Nouvelles épreuves et grandes  
victoires  
(A.D. 376 - 764)

Prêché mercredi le 18 février 2015  
Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda  
Par : Marcel Longchamps

Formation biblique pour disciples  
(Comprenant des études sur tous les livres de la Bible,  
sur la théologie systématique et sur l'histoire de l'Église)  
Disponible gratuitement en format PDF et en MP3  
Voir le contenu détaillé sur le site Web  
Série : Histoire de l'Église (T-3)  
Leçon 8 : Nouvelles épreuves et grandes victoires  
Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda  
Adhérent à la Confession de Foi Baptiste de Londres de 1689  
[www.pourlagloiredechrist.com](http://www.pourlagloiredechrist.com)  
Par : Marcel Longchamps

## **INTRODUCTION**

À sa mort en 395, le dernier empereur de l'empire romain unifié Théodose 1<sup>er</sup> partagea l'empire romain entre ses deux fils : Honorius qui reçut l'Occident et Arcadius l'Orient. À cette date, l'Empire était réunifié pour la première fois depuis trente ans, mais également pour la dernière fois. Les deux parties ne devaient plus jamais être réunies. L'Empire d'Orient (ou Byzantin) subsistera jusqu'en 1453. L'Empire d'Occident, envahi par les peuples germaniques s'effondra bientôt et le dernier empereur fut destitué en 476. Cela favorisa le prestige du pape, qui devenait le premier personnage de Rome.

Des royaumes germains s'installent en Occident :

. Les Vandales se fixent en Afrique du Nord.

- . Les Visigoths (Roumanie) se fixent en Espagne et en Aquitaine.
- . Les Ostrogoths (Ukraine) se fixent en Italie.
- . Les Burgondes s'établissent dans la vallée de la Saône et du Rhône (Bourgogne)
- . Les Francs conquièrent le nord de la Gaule.
- . Les Anglo-Saxons, appelés à l'aide par les Bretons, s'établissent sur leurs terres.

La plupart de ces peuples germaniques étaient ariens (Doctrine professée par Arius et ses disciples qui est fondée sur la négation de la divinité de Jésus. L'arianisme niait la consubstantialité, c'est-à-dire, l'égalité de substance du Fils avec le Père et considérait Jésus le Fils de Dieu comme une nature inférieure, subordonnée.) Les Anglo-Saxons et les Francs étaient encore païens.

## **I) LES TRIBUS GERMANIQUES ENVAHISSENT L'EMPIRE**

Au 5<sup>e</sup> siècle, l'Église professante avait cru en puissance, en richesse et en nombre. Elle s'était également étendue en Grèce, en Italie, en Gaule et en Afrique du Nord. L'Église militante était devenue triomphante. Bien entendu, le succès de l'Église s'explique par la grâce souveraine de Dieu.

La civilisation romaine devait tôt ou tard s'écrouler parce que l'on constatait en elle la vérité de ce verset :

Juges 21 : 25

*25 En ce temps-là, il n'y avait point de roi en Israël. Chacun faisait ce qui lui semblait bon.*

Leur royaume a été menacé par deux (2) peuples du nord : les Ostrogoths et les Visigoths. En 378 après Jésus-Christ, l'armée romaine fut défaite et ce fut le début de la fin pour l'empire romain d'Occident. C'est à cette époque que vécurent Ambroise, Jérôme et Augustin.

Les victoires de ces nations barbares amenèrent des persécutions chez les chrétiens : les religieux, les évêques, et les prêtres furent ridiculisés, insultés, et tués. Les religieuses furent violées. Les églises furent détruites ou transformées en étables pour animaux. Les reliques furent enterrées ou détruites. Les monastères furent brûlés. Les hommes et les femmes furent traînés comme esclaves.

## **II) LA CHUTE DE ROME : A.D. 410**

En 410 après Jésus-Christ, Rome elle-même fut attaquée par les Goths sous Alaric qui ravagèrent la cité durant six jours et six nuits. La ville fut pillée et inondée de sang et de pleurs.

Jérôme qui apprit la nouvelle à Bethléem crut que le siège de l'Antichrist commençait.

En 455 après Jésus-Christ, les Vandales conquièrent Rome. À la même époque, Attila le Hun (en 452), connu sous le nom de « la verge de Dieu » avait amené son armée de 700, 000 hommes au portes de Rome. Le pape Léon 1<sup>er</sup> avait réussi à négocier avec Attila pour qu'il épargne la ville.

Les invasions des Goths, des Vandales et des Huns détruisirent l'empire romain. Malgré ce chaos et ces bouleversements, l'Église demeura et traversa l'épreuve.

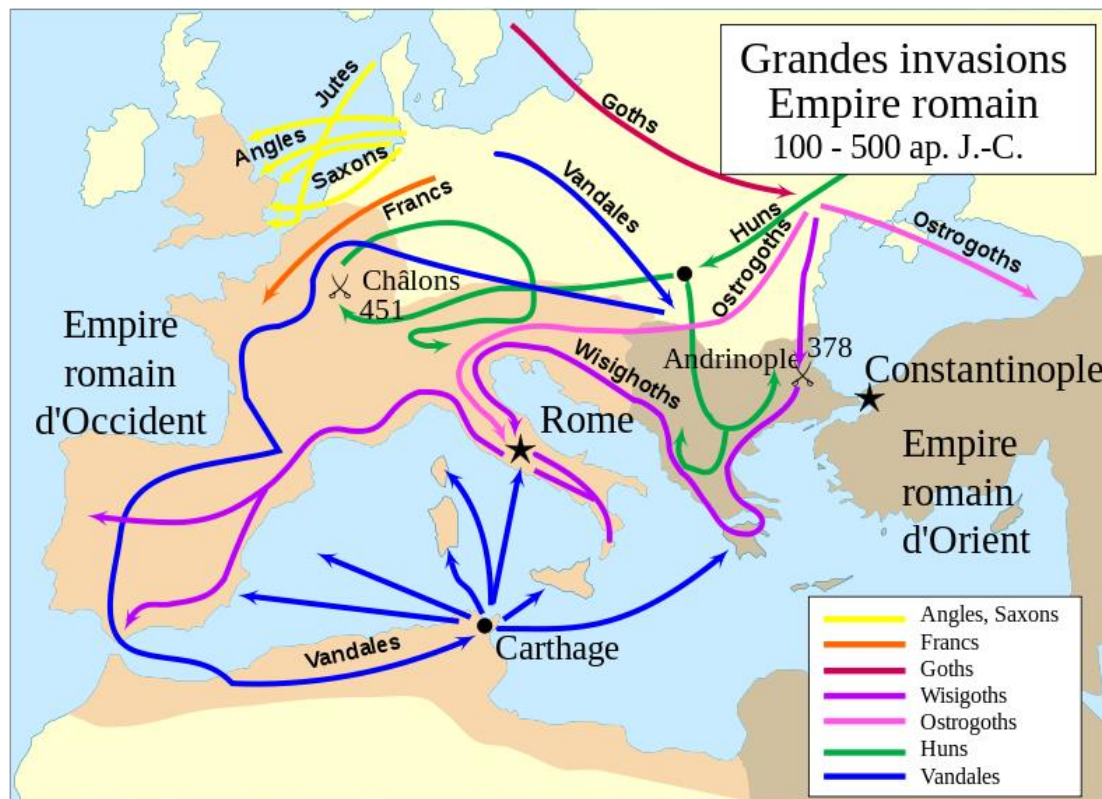
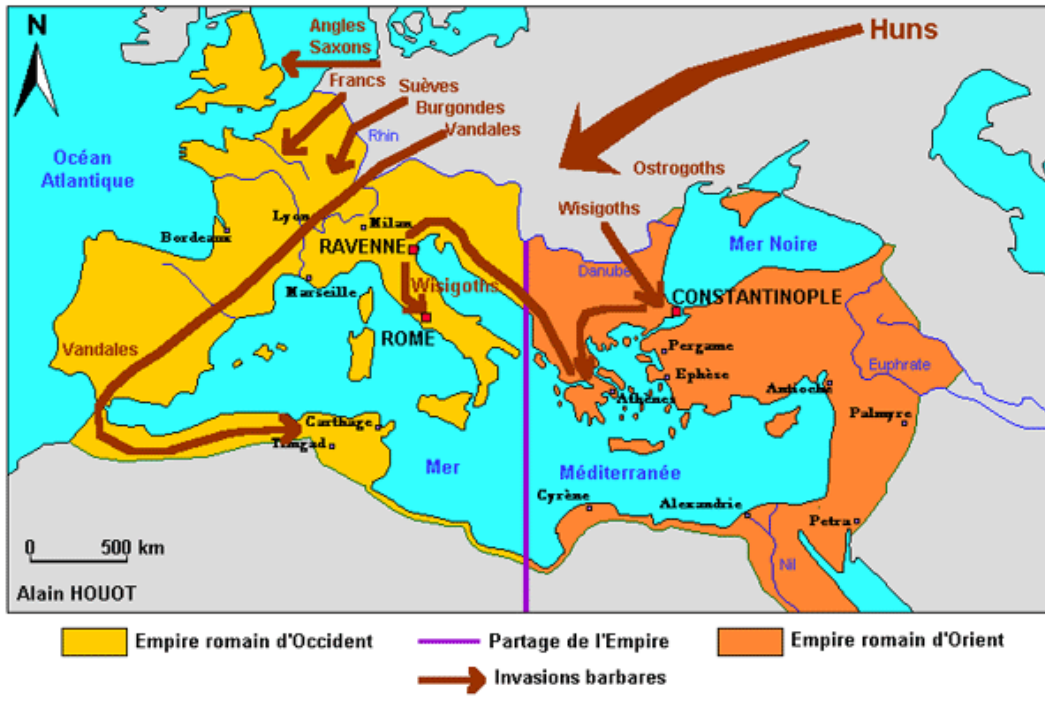
## **III) L'EMPIRE ROMAIN DIVISÉ**

Rome fut conquise par les barbares et la partie occidentale de l'empire romain. Cependant, la partie orientale n'était ni conquise ni occupée (les Balkans, l'Asie mineure, la Syrie, la Palestine et l'Égypte) avec sa capitale Constantinople.

Les Goths et les Vandales acceptèrent le christianisme (chrétiens ariens).

Les Francs et les Anglo-Saxons, les Celtes et les Scandinaves demeurèrent païens.

### La partage de l'Empire romain et les grandes invasions



Cet état de fait posa deux défis pour l'Église : évangéliser les barbares et éduquer les nations nouvellement formées.

#### **IV) LE PAPE LÉON 1<sup>ER</sup>**

Les évêques ou papes de Rome ne cessaient de chercher à établir et à faire reconnaître leur prééminence sur tous les autres évêques de la chrétienté. Ils se basaient sur la prétendue primauté de Pierre sur les autres apôtres, et se disaient ses successeurs. Ils argumentaient aussi sur ce que Rome étant la tête de l'empire, l'évêque de Rome devait aussi être considéré comme le chef de la chrétienté. Appuyant ainsi leurs prétentions, ils s'efforçaient, soit par les conciles, soit par les empereurs, d'obtenir une sanction qui leur assurât ce rang suprême. Mais ils rencontrèrent d'abord une forte opposition. Déjà au troisième siècle, Cyprien de Carthage résistait à ces prétentions, et pendant longtemps le titre d'évêque des évêques leur fut contesté. Les églises d'Occident, par suite de diverses circonstances, finirent par accepter leur suprématie ; mais l'Église grecque ou d'Orient, ainsi que les églises nestoriennes, arméniennes et autres dont nous parlerons, ne la reconnurent jamais. L'Église grecque, vers le milieu du 11<sup>e</sup> siècle, se sépara entièrement de Rome.

Parmi les papes qui revendiquèrent avec énergie la suprématie de Rome sur les autres églises, un des plus célèbres est Léon I<sup>er</sup>, que l'on a surnommé le Grand. Il se distingua en effet par de grandes qualités, mais nous devons nous rappeler que la grandeur au point de vue humain n'est pas toujours la grandeur selon Dieu. Disons quelques mots sur ce pape célèbre à plusieurs égards.

Léon I<sup>er</sup> devint évêque de Rome en l'an 440. Augustin était mort en 430, Léon était donc le contemporain de ses dernières années. Les temps où il vivait étaient particulièrement troublés. En Orient, l'empire était agité par des hérésies sans cesse renaissantes, par la jalousie des divers patriarches, ou supérieurs ecclésiastiques des différentes provinces, et par la crainte des Barbares qui menaçaient les frontières. L'Occident avait déjà été en partie envahi par eux (\*) ; Rome même avait été prise et pillée par Alaric, roi des Visigoths, en 410. La dignité du nom impérial avait disparu avec Théodose le Grand. Ses faibles successeurs n'avaient pas l'énergie nécessaire pour

repousser les attaques incessantes des ennemis de l'empire. Dans ces circonstances, Léon, par son courage et son habileté dans les négociations politiques, sut en imposer aux Barbares, sauver Rome, en même temps qu'il s'opposait aux hérétiques et maintenait la vérité touchant la Personne de Christ. On ne doit pas s'étonner si le siège épiscopal de Rome occupé par un tel homme, acquit un prestige de nature à grandir son autorité.

*(\*) Plusieurs de ces Barbares avaient déjà embrassé le christianisme en Orient, mais sous sa forme arienne : c'était le cas des peuples Goths, des Burgondes, des Vandales. Ils furent longtemps des adversaires pour l'Église romaine. D'autres, tels les Francs, les Saxons, étaient restés païens ; une fois amenés au christianisme par les évêques et les moines catholiques, ils prêtèrent une aide efficace au pape. Les rois francs, de Clovis (baptisé en 496 avec ses guerriers) à Charlemagne (proclamé empereur par le pape en 800) et à ses successeurs, tinrent là un rôle décisif.*

En l'an 452, Attila, le terrible roi des Huns, après avoir ravagé la Lombardie, se dirigeait vers Rome dans l'intention de s'en emparer. L'empereur Valentinien s'était lâchement réfugié dans la ville forte de Ravenne. Rien ne semblait devoir arrêter la marche du roi barbare, lorsque le Sénat et le peuple de Rome décidèrent d'entrer en négociation avec lui. Mais qui choisir, et qui voudrait entreprendre cette affaire dangereuse et délicate ? Le pape Léon fut désigné comme chef de l'ambassade et deux sénateurs du plus haut rang se dévouèrent pour aller avec lui affronter le roi barbare. L'orgueil d'Attila fut flatté de voir la ville impériale, la maîtresse du monde, comme on l'appelait, s'abaisser jusqu'à lui demander la paix par la bouche d'aussi illustres représentants. Touché par le discours que lui adressa Léon, il accorda ce qu'on était venu lui demander, la paix, moyennant un tribut annuel. Un chroniqueur de ce temps, qui fut secrétaire de Léon, dit « qu'il s'en remit à l'assistance de Dieu, qui ne fait jamais défaut aux efforts des justes, et que le succès couronna sa foi ».

De nouveau Rome, trois ans plus tard, fut menacée par le cruel Genséric, roi des Vandales. Il n'y avait ni armée, ni général pour la défendre. Léon, à la tête de son clergé, alla à la rencontre du roi barbare, mais ne fut pas si heureux que lorsqu'il eut affaire avec Attila. Tout ce qu'il put obtenir, c'est qu'un frein fût mis aux excès des rudes et sauvages vainqueurs.

Si, dans ces deux grandes occasions, Léon eut à jouer un certain rôle politique, il se montra surtout plein de zèle et d'activité dans sa charge d'évêque. Comme tel il eut à combattre pour la vérité chrétienne.

Le manichéisme, ou doctrine de Manès, dont nous avons parlé à l'occasion d'Augustin, s'était répandu dans le nord de l'Afrique. Mais Carthage ayant été prise par Genséric, plusieurs des Manichéens cherchèrent un asile à Rome, et, cachant leurs mauvaises doctrines, voulurent se faire passer pour de vrais chrétiens. Léon rechercha diligemment ces hérétiques dont on trouva un grand nombre et, parmi eux, plusieurs évêques. Un tribunal, composé de magistrats et d'ecclésiastiques, les examina, et ils confessèrent que dans leurs réunions secrètes se commettaient de grossières immoralités. Les évêques ne pouvaient que condamner leurs erreurs et les exhorter à les abandonner ; les magistrats durent sévir contre ceux qui s'étaient rendus coupables de crimes. Les impénitents furent bannis de Rome, et Léon exhorta les évêques à être vigilants pour que ces hérétiques ne séduisissent pas les âmes faibles. Il eut aussi à s'opposer à l'hérésie des Priscilliens, dont les doctrines se rapprochaient de celles des Manichéens.

L'hérésie d'Eutychès touchant la Personne de Christ troublait l'Église d'Orient. Nous en parlerons plus tard. Léon, qui était au courant de cette grave affaire, envoya des légats au concile d'Éphèse (celui que l'on nomma concile de brigands) avec une lettre où il exposait la vraie doctrine relativement à Christ. Le faux concile d'Éphèse refusa de la lire, mais elle fut lue dans le concile de Chalcédoine, qui fut convoqué plus tard, et qui annula les actes du concile d'Éphèse et condamna Eutychès. Mais ce concile avait été amené à régler d'autres questions et en particulier celle du rang des patriarches. Il confirma le patriarche de Constantinople comme primate des églises d'Orient, mais n'accorda pas au siège de Rome la suprématie universelle. « Les Pères », dit le concile, « ont avec raison accordé la primauté au siège de l'ancienne Rome, parce qu'elle était la cité royale ; mais de même, les cent quatre-vingts évêques (ceux du concile) ont donné une primauté égale à la nouvelle Rome » (c'est-à-dire Constantinople). Toutefois ils ajoutaient : « immédiatement après l'ancienne Rome ».

Léon, par ses légats, ne donna pas sa sanction à ce *canon* ou article du concile. Être appelé évêque universel était l'ambition du pape de Rome, et il

revendiquait ce titre, mais rencontra encore de l'opposition, même en Occident.

Du temps de Léon, Hilaire, évêque d'Arles, qu'il ne faut pas confondre avec Hilaire de Poitiers, était le métropolitain des Gaules. Il était plus éclairé que plusieurs autres évêques de cette époque. Il avait été moine et, devenu évêque, il avait continué à vivre d'une manière simple et austère. Il labourait la terre de ses mains, afin de gagner de l'argent pour racheter de pauvres captifs. Il consacrait une grande partie de son temps à la prière et à l'étude, et il prêchait avec une puissance qui captivait ses auditeurs.

Comme métropolitain, il visitait les églises de la Gaule, et trouva un évêque, nommé Chéridonius, qui avait épousé une veuve, et qui, avant d'être évêque, étant juge, avait condamné à la mort un coupable. D'après les canons de l'Église, cela lui interdisait d'occuper un siège épiscopal. Hilaire convoqua un synode à Vienne et Chéridonius fut déposé. Mais Chéridonius en appela à Rome, où Hilaire se rendit pour convaincre Léon qu'il avait agi selon les canons de l'Église. Malgré cela, le pape rétablit Chéridonius dans sa charge et voulut remplacer Hilaire comme métropolitain des Gaules par l'évêque de Vienne ; il obtint même de l'empereur un rescrit contre Hilaire qu'il accusait de troubler la paix de l'Église. Hilaire résista aux prétentions de Léon et continua à remplir ses fonctions jusqu'à sa mort.

Léon, à part ses prétentions à la suprématie sur les autres évêques, fut le champion de la vérité pour autant qu'il la connaissait, et poursuivit avec un zèle infatigable les erreurs et les mauvaises doctrines relatives à la Personne du Seigneur.

Un grand nombre de ses sermons roulent sur la Personne de Christ, et s'étendent soit sur sa vraie divinité, soit sur sa réelle humanité, vérité des plus importantes et fondement du christianisme. Mais relativement à l'expiation, ses idées étaient erronées. Il pensait que l'homme étant esclave de Satan, l'expiation accomplie par le Seigneur était comme un prix payé au diable afin de délivrer l'homme de son autorité sur lui. Cette pensée, qui n'est pas celle de l'Écriture, se rencontre assez fréquemment de nos jours.

Bien qu'il parle des mérites et de la mort de Christ comme seule source de salut, il dit que par les mérites des saints s'opèrent des miracles sur la terre,



et qu'ils sont en aide à l'Église. Il mentionne dans ce sens saint Paul, saint Pierre, saint Laurent, mais jamais la Vierge, et il ne dit pas qu'il faille leur adresser directement des prières. Quant au chemin du salut, il dit « Par la prière, on cherche la miséricorde de Dieu ; par le jeûne, les convoitises sont éteintes ; par les aumônes, les péchés sont expiés. Celui qui s'est racheté par des aumônes, ne doit pas douter que, même après plusieurs péchés, la splendeur de la nouvelle naissance ne soit restaurée en Lui ».

**Voilà le chemin tracé du salut par les œuvres, bien différent du salut par grâce, et un commencement pour l'invocation des saints!** C'est ainsi que l'erreur s'introduit peu à peu. À côté de cela nous voyons aussi le recours à l'autorité civile, l'assujettissement au monde, mais le nom du Fils de Dieu est maintenu. C'est ce qui caractérise le temps représenté par l'assemblée de Pergame (Apocalypse 2:12-17), comme nous l'avons vu à plusieurs reprises.

## **V) LA PRÉSERVATION DU PEUPLE DE DIEU**

Au milieu du chaos économique et des bouleversements sociaux, l'Église navigua pour conserver le plus possible sa culture et son héritage.

Des saints zélés copièrent les Saintes Écritures et d'autres livres importants.

## **VI) LES FRANCS TROUVENT CHRIST**

La plupart de ces peuples germaniques étaient ariens. Les Anglo-Saxons et les Francs étaient encore païens. Les seules régions qui restaient aux mains des catholiques en Occident étaient donc les pays bretons et l'Irlande. En général les envahisseurs ariens se montrèrent tolérants pour leurs sujets orthodoxes. Cependant les Vandales d'Afrique du Nord se livrèrent à des persécutions.

Les catholiques cherchèrent l'appui de l'empire d'Orient. L'empereur Justinien (527-565) réussit à défaire complètement le royaume vandale. Il s'attaqua ensuite aux Ostrogoths et les anéantit avec un peu plus de difficulté. Il remporta quelques succès en Espagne contre les Visigoths et

s'empara d'une bande de territoire dans le Sud.

Les orthodoxes trouvèrent un autre appui chez les Francs. Clovis leur roi (481-511), dont la femme Clothilde était catholique, passa directement du paganisme au catholicisme. Il se fit baptiser par Rémi de Reims en 496 avec trois mille de ses guerriers. La légende prétend qu'il avait fait un vœu dans ce sens au cours d'un combat contre les Allamans. Du coup **la monarchie franque devenait la fille aînée de l'Église**, et la papauté favorisa son expansion. Les Francs conquièrent le royaume des Burgondes qui avaient d'ailleurs déjà embrassé le catholicisme, et le territoire que les Visigoths avaient au Nord des Pyrénées. Pour conserver le reste de son pays, leur roi Récarède se convertit au catholicisme, et l'on convoqua en 589 à Tolède un concile qui proclama le catholicisme religion d'État et jeta l'anathème sur l'arianisme. Ce concile affirma que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils

### **. Formation d'Églises nationales.**

En despotes absolus, les rois Francs prirent l'habitude de publier des lois ecclésiastiques (capitulaires), et des édits. Ils nommèrent aussi les évêques et les abbés, surtout que les évêques possédaient souvent des terres (données comme récompenses) et étaient de ce fait seigneurs temporels en même temps que spirituels. Aussi les rois Francs manifestèrent un certain césaropapisme. Ils convoquèrent des conciles dont les décisions étaient influencées par les désirs du roi. Souvent des seigneurs fondaient des églises particulières sous leur juridiction. **Il se constitua donc une église nationale** qui, au point de vue administratif, dépendait du pape d'une manière assez lâche.

En Espagne il se produisit le même phénomène, mais les évêques visigoths eurent une indépendance plus grande, et même formèrent une aristocratie empiétant sur l'autorité des rois dans le domaine politique. L'Église d'Espagne fut illustrée par l'évêque Isidore de Séville qui dans de savantes compilations conserva pour ses compatriotes la pensée des âges précédents.

Un fait nouveau et important se manifestait. Jusqu'ici, les conversions avaient été individuelles. Mais maintenant, elles devinrent collectives et tribales. Le résultat fut que beaucoup de chrétiens nominaux envahirent

l'église et la corrompirent par leur mondanité.

## **VII) LES ÎLES BRITANNIQUES AMENÉES À LA CROIX**

Vers l'an 372, naquit en Écosse, au village chrétien de Bonavern, non loin de Glasgow, un jeune garçon que ses parents avaient nommé Succat, mais qui est plus connu sous le nom de *Patrick*. Ses parents étaient des chrétiens sérieux. Son grand-père avait été presbytre ou ancien, et son père, Calpornus, homme simple et pieux, était diacre de l'église de Bonavern. Sa mère, nommée Conchessa, sœur de l'archevêque Martin de Tours, était une femme distinguée entre celles de son temps. Dès son jeune âge, les parents de Succat cherchèrent à faire pénétrer dans son cœur les vérités chrétiennes. Mais le jeune garçon, vif, impétueux, plein de vigueur, était peu disposé à prêter l'oreille aux enseignements de sa mère, ni à l'exhortation du sage : « Écoute, mon fils, l'instruction de ton père, et n'abandonne pas l'enseignement de ta mère » (Proverbes 1:8). Il aimait le plaisir et s'y livrait avec fougue, entraînant avec lui les jeunes gens de son âge. Emporté ainsi par ses passions, il tomba, à l'âge de quinze ans, dans une faute grave.

Il avait environ seize ans, lorsque ses parents furent appelés à quitter l'Écosse et allèrent s'établir dans l'Armorique (la Bretagne d'aujourd'hui). Là, Succat, se trouvant un jour sur le bord de la mer avec ses deux sœurs, Lupita et Tigris, des pirates irlandais, conduits par un chef nommé O'Neal, parurent tout à coup, se saisirent des trois jeunes gens, les entraînent dans leur barque et les transportèrent en Irlande, où ils furent vendus à l'un des chefs de ces peuples encore païens. Semblable au fils prodigué, Succat fut envoyé dans les pâturages pour y garder les pourceaux. Il passa là six années en esclavage, et eut beaucoup à souffrir. Mais Dieu se servit de ces rudes épreuves pour l'amener à réfléchir et à rentrer en lui-même. Seul dans ces campagnes, sans aucun secours religieux, l'Esprit Saint agit dans son cœur. Il se rappela sa vie passée, et il sentit peser lourdement sur son âme le péché qu'il avait autrefois commis. Jour et nuit, il y pensait. Dans son angoisse, il pleurait et priait, et les combats qui se livraient en lui étaient si grands, que son corps devenait comme insensible aux intempéries, à la fatigue, à la faim et à la soif. Mais en même temps que le souvenir de ses fautes le troublait ainsi, en repassant en lui-même les jours de son enfance, il se rappela les tendres paroles de sa mère, ses prières et les passages des saintes Écritures

qu'elle lui récitait et où il était question du Sauveur. Dieu, qui est plein de grâce envers le pécheur repentant, se servit de ces souvenirs pour la bénédiction de Succat. Il se tourna vers le précieux Sauveur dont Conchessa lui avait parlé, et il trouva la paix auprès de Lui.

« J'avais seize ans », raconte-t-il lui-même, « et je ne connaissais pas le vrai Dieu ; mais le Seigneur, dans cette terre étrangère, ouvrit mon cœur incrédule, de sorte que, bien que tard, je me rappelai mes péchés et me convertis de tout mon cœur au Seigneur, mon Dieu, qui regarda à ma bassesse, eut pitié de ma jeunesse et de mon ignorance, et me consola comme un père console son enfant ». N'est-elle pas merveilleuse cette œuvre que sans instrument extérieur l'Esprit de Dieu opéra dans le cœur de ce jeune homme ? Œuvre d'amour où, comme dans l'histoire du fils prodigue, nous voyons Dieu donnant le baiser du pardon à son enfant repentant. Et c'est cette même œuvre que l'Esprit Saint opère encore aujourd'hui pour amener les âmes à Dieu. Il faut naître de nouveau, naître d'en haut.

Ainsi, dans ces contrées éloignées du centre de l'empire romain, loin de toutes les querelles théologiques qui agitaient les églises de l'Occident et de l'Orient, l'Évangile s'était conservé relativement pur. C'était la grâce du Seigneur Jésus qui apporte le salut, et la puissance du Saint Esprit qui l'applique à l'âme. Après en avoir fait l'expérience, voici ce que raconte encore Succat : « L'amour de Dieu croissait de plus en plus en moi avec la foi et la crainte de son nom. L'Esprit me pressait tellement que, jusqu'à cent fois dans un seul jour, je priais. Et même, quand je restais dans les forêts et les montagnes où je gardais mon troupeau, j'étais poussé avant le jour à prier, par la neige, par la gelée, par la pluie, parce que l'Esprit brûlait alors en moi. Dans ce temps-là, je ne ressentais pas dans mon cœur cette nonchalance que j'y trouve maintenant ». On peut voir en Succat une âme qui a été profondément exercée devant Dieu, et qui savait ce qu'est la communion personnelle et immédiate avec Dieu et Christ produite par l'action et la puissance de l'Esprit Saint, en dehors des formes du culte de Rome. Et tel était en général le christianisme des îles Britanniques au 4<sup>e</sup> et au 5<sup>e</sup> siècle.

Succat, délivré une première fois, fut de nouveau fait captif ; mais enfin il put aller retrouver sa famille. Mais bientôt il se sentit irrésistiblement

poussé à retourner dans ce pays où il avait trouvé le salut. Il faut qu'il aille annoncer l'Évangile à ces païens de l'Irlande au milieu desquels il a vécu. En vain ses parents et ses amis cherchent à le retenir. Son ardent désir le suit dans ses rêves ; il lui semble entendre pendant la nuit des voix qui lui crient : « Viens, ô saint enfant, et demeure de nouveau parmi nous ». Son cœur en était profondément ému. Enfin, malgré ceux qui voulaient l'en empêcher, il partit, tout pénétré de l'amour de Christ. « Cela ne se fit pas dans ma propre force », dit-il, « ce fut Dieu qui surmonta tout ».

Succat, que nous nommerons maintenant Patrick, nom qui lui fut donné plus tard, retourna donc en Irlande, rempli de zèle pour le salut des païens de ce pays. Ingénieux dans les moyens à employer, il battait des timbales, et rassemblait ainsi autour de lui dans les champs ses auditeurs, auxquels il racontait dans leur propre langue, l'histoire de Jésus, le Fils de Dieu. Ces esprits encore grossiers et barbares, étaient peu à peu touchés par ces simples récits. La parole de Dieu exerçait sa divine puissance sur les cœurs, et beaucoup d'âmes furent converties au christianisme. C'est ainsi que sur cette terre païenne se formèrent des églises chrétiennes, où, mêlé peut-être à quelques erreurs, cependant l'Évangile était annoncé. Le fils d'un seigneur, que Patrick nomme Bénignus, apprenait de lui à prêcher l'Évangile, et le barde ou poète de la cour, au lieu des hymnes sanguinaires des druides, chantait des cantiques de louanges adressés à Jésus Christ. Patrick consacra le reste de sa vie exclusivement aux habitants de l'Irlande, et travailla au milieu d'eux à répandre la connaissance de Jésus Christ, à travers beaucoup de dangers et de difficultés. On ignore l'année de sa mort.

L'œuvre commencée en Irlande par Patrick continua à se développer après sa mort, et l'on put voir alors se manifester pleinement les fruits de son ministère. L'Irlande, au commencement du Vie siècle, nous est décrite comme une contrée bénie, siège de la pure doctrine chrétienne, de la piété et de la paix, ce qui lui avait valu le nom d' « Île des saints ». Les monastères, où l'on étudiait diligemment les Écritures, étaient remplis de moines pieux, qui, ne trouvant pas autour d'eux un champ d'activité assez vaste et animés d'un ardent amour pour les âmes des pauvres païens, quittaient leur pays sous la conduite de quelque chef aimé, et allaient prêcher l'Évangile au loin. Telle fut la mission de Colomba. Il faut nous rappeler qu'à cette époque une grande partie de l'Europe était encore habitée par des peuples païens et barbares.

## **VIII) L'ÉVANGILE À L'ALLEMAGNE ET AUX PAYS-BAS**

Boniface de Mayence (A.D. 680-754) était un anglo-saxon qui devint missionnaire pour l'Allemagne. On l'appelle « l'apôtre de l'Allemagne. Il était prédicateur et théologien. Il eut du succès après qu'il eut abattu un chêne considéré sacré parce qu'appartenant au dieu du tonnerre Thor. Il ne fut pas détruit par la foudre et construisit une chapelle avec le bois de l'arbre.

Willibrord d'Utrecht (A.D. 658-739) était aussi anglo-saxon et il évangélisa les Pays-Bas et l'Allemagne du nord avec grand succès.

## **IX) LE PAPE GRÉGOIRE LE GRAND (A.D. 540-604)**

Il fut le premier moine à devenir pape. Il régna de 590 à 604 après Jésus-Christ. Il s'appelait lui-même « le serviteur des serviteurs de Dieu ».

Il amena l'église à avoir un rôle politique très important (nommant des leaders de villes, levant des armées, signant des traités de paix).

Il assumait des responsabilités sociales : éducation, soin des malades, justice.

Il développa des erreurs doctrinales : le repas du Seigneur (comme répétition du sacrifice du Christ), la prière aux saints, le purgatoire). Il contribua à augmenter la puissance politique, économique et sociale de l'église. Ces choses eurent pour effet de diminuer l'efficacité spirituelle de l'église.

---

### **QUESTIONS D'ÉTUDE**

1. Pouvez-vous répondre à ces questions?

A) De quelle direction l'Empire Romain vint les forces nouvelles et terribles qui le menaçait?

B) Qu'est-ce qui motiva les tribus germaniques à combattre les Romains?

C) En quelle année Rome fut-elle attaquée par les Goths sous Alaric?

D) Quels furent les deux défis spirituels que l'Église eut à faire face après la chute de Rome?

## 2. Question de réflexion

A) Croyez-vous que la souveraineté du Seigneur dirige l'histoire du monde et de son Église? Expliquez.

B) La leçon vous fait-elle comprendre la différence entre les chrétiens nés de nouveau et ceux de nom seulement? Expliquez.

---

## **APPLICATIONS**

Apprenons que le Seigneur est le Maître absolu de l'Histoire : celle des nations, celle de l'Église, et celle des élus.

Louons-le pour sa sagesse, sa bonté et sa fidélité!

**QUE NOTRE GLORIEUX SEIGNEUR SOIT BÉNI, LOUÉ ET  
ADORÉ ÉTERNELLEMENT!**

**A M E N !**